

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 46

Artikel: Les chansons de nos aïeux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199027>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« journée », on ne savait pas non plus comment elle disparaissait. Elle ne mangeait pas : elle grignotait, entourée de miettes. Elle était pieuse et grognon, très pieuse et très grognon. Toujours en noir, avec un bonnet tuyauté, de grosses lunettes comme celles du major, la bouche pleine de versets de la Bible, la perpétuelle désapprobation dans les yeux. On la consultait sur toutes choses : elle blâmait, elle hochait la tête sans répondre, en précipitant le mouvement de son aiguille. Et puis, tout à coup, elle faisait : « Aie ! » et suçait son doigt où perlait une goutte de sang. La fin du monde la préoccupait énormément ; elle compétait sur l'enlèvement de l'Eglise ; elle interprétrait l'Apocalypse, les psaumes et les livres apocryphes. Mais elle méprisait le siècle où la destinée l'obligeait à reprendre des jupons, à ourler des mouchoirs, à couper des étoffes sur des patrons profanes provenant du *Magasin des demoiselles*. Du reste, sans jamais se plaindre : ce n'étaient là que des tribulations passagères, qui précédentaient de peu d'années l'éternité où elle chanterait des cantiques en robe blanche, avec les anges.

M'ayant pris en affection, elle m'invita quelquefois à « goûter » chez elle, des jours où elle chômait. Elle habitait une grande vieille chambre, toute en armoires et en boiseries, aux fenêtres toujours closes, par crainte du soleil qui ronge la couleur des rideaux. Jamais elle n'y déplaçait aucun meuble, aucun objet. Et des armoires fermées sortait une odeur accentuée de noisettes, de coquemolles, d'amandes et de noix : une vraie provision de rongeur prévoyant, qui durait d'une saison à l'autre. De fait, elle m'en remplissait les poches...

Non, décidément, je n'ai jamais vu d'être humain qui ressemblât davantage à une souris...

EDOUARD ROD.

Au bon temps de LL. EE.

Des gens qui ne doivent pas regretter le « bon vieux temps », ce sont les pauvres diables. Ce n'est pas pour dire qu'aujourd'hui ils mènent une existence particulièrement cousue d'or, mais enfin il y a de nombreux comités et sociétés qui s'occupent de leur procurer des repas substantiels, de leur fournir les vêtements et le logis. Certains d'entre eux ont même fait de si bonnes affaires dans leur honorable métier, qu'après leur mort on a découvert que leur misérable paillasse était mieux garnie que le bureau de beaucoup de rentiers.

C'est tout au plus si la police prive temporairement de leur liberté ceux qu'elle trouve en flagrant délit de mendicité. Cette privation, avouons-le, leur est plus facile à supporter que celle que l'on faisait subir à leurs frères des siècles précédents.

Il suffira, pour s'en convaincre, de lire l'ordre d'expulsion suivant, signé par le fonctionnaire du gouvernement de Fribourg, chargé sans doute du commandement supérieur de la police du canton, contre un Vaudois indigent, ressortissant du bailliage de Lausanne :

« L'exhibiteur des présentes, se nommant » Joseph H... de Y..., dans le Bailliage de Lau-sanne, devra sortir de cette Souveraineté » dans le terme de douze heures pour retour- » ner dans son pays par Payerne, Moudon, » etc., sans rentrer dans ce Canton pour y » mandier sous peine d'avoir pour la première » fois les cheveux coupés d'un côté, et pour la » seconde fois le mollet de l'oreille coupé, le » tout à teneur du Règlement souverain. Fait » à Fribourg, ce 29^e May 1776.

» De Müller, Inspecteur des Chasseurs. »

Je me demande ce qu'on pouvait bien réservé à celui qui se laissait prendre en troisième récidive ? JEHAN DES OUCHES.

Dans l'express de Cologne.

Deux fermiers du Gros-de-Vaud, David-Abram et Philippe, se sont accordé, cet été, un voyage de plaisir en Allemagne, sur les bords du Rhin. Ils n'en ont rien dit au *Conteur*, les cachottiers. Cela n'empêche pas que nombre de détails sur leur tournée ne nous soient parvenus. Ainsi, nous avons appris que ce qui a le plus frappé nos deux amis dans le pays des casques à pointe, c'est le fait que les petits enfants parlent l'allemand couramment, tandis que nous autres, arrivés à l'âge mur et après avoir peiné pendant des années et des années sur une grammaire franco-allemande, nous n'arrivons pas à nous faire comprendre de nos bons confédérés de Sumiswald, de Staffelbach ou de Konolfingen.

En fait d'allemand, David-Abram et Philippe en savent autant l'un que l'autre : ils n'ont jamais pu en apprendre un seul mot. Mais ils se sont dégourdi l'esprit en visitant les expositions de Paris, d'Yverdon, de Genève et de Vevey, et courir le vaste monde ne les effraie plus. Seulement, leurs connaissances linguistiques insuffisantes leur ont causé quelques légers désagréments sur les rives du Rhin.

Il nous revient qu'entre Mayence et Cologne, ils auraient passé un mauvais quart d'heure, sans l'intervention d'un voyageur qui parlait un peu le français. Le train dans lequel ils étaient montés venait de s'ébranler, quand le contrôleur les pria d'exhiber leurs billets. Philippe, qui a l'habitude de mettre le sien au ruban de son chapeau, comme une carte d'abbaye, l'eut bien vite exhibé. Mais David-Abram mit bien cinq minutes à cette opération, car son ticket se trouvait dans une pochette à secret de son portefeuille, qui était lui-même noué dans un mouchoir, au fond d'une poche spéciale de son habit.

Les deux billets oubliés, le contrôleur adressa d'un ton impératif de nouvelles questions aux deux Vaudois, qui allumaient tranquillement un demi-grandson.

— Le gondrleur, il fous temante fos zubléments, fit un monsieur assis à côté d'eux.

— Nos suppléments?

— Fouï, les pillettes zublementaires bour drain eggsbress.

— Dites-voir à votre contrôleur qu'on ne comprend rien à ce commerce, fit David-Abram, on a payé nos biets, il nous les a percés ; on est en règle.

Après quelques mots échangés entre l'employé et le trucheman, celui-ci prend de nouveau la parole.

— Le gondrleur déglare il fous chelté tehors au brochain station et fous allez en brison.

— Nous jeter dehors et nous flanquer en prison ! Il se paie notre tête, le contrôleur ! s'écria Philippe.

— On n'est pas des anarchistes, ajouta David-Abram ; on a du bien et on paie ses im-pôts !

— Fous êtes tans une drain eggsbress et fous tevez afoir une pillette zubiémentaire gomme les audres foyacheurs.

— Alors, s'il faut payer une surtaxe pour monter dans un express, nous aimons autant descendre à la première gare qui vient, dit Philippe, nous ne sommes pas si pressés que ça. On va à Cologne, voir la grande église ; elle veut assez nous attendre.

— Le gondrleur se fâche bour te pon, Messieurs. Vous bouvez bas tescendre afant Cologne, bace que la drain il z'arrête bas afant.

— Eh bien, dit David-Abram, faites voir dire au machiniste de rouler moins vite, et comme ça nous ne serions plus dans un express.

— Ça nous arrangerait bien, appuya Philippe. Vous comprenez, sans être des pauvres diables, on n'a pas tant de cette monnaie et

on aimerait bien en garder le plus qu'on peut pour nous rendre compte si les vins du Rhin peuvent pider avec nos Lavaux et nos La Côte.

Mais le contrôleur se démenait comme un fou furieux, si bien que nos deux compatriotes jugeaient prudent de filer doux.

— Combien ce qu'on doit ? monsieur l'inter-prète.

— Trois marks cinquante pfennigs chagune.

— Tenez, contrôleur, dit David-Abram en payant pour les deux ; mais souvenez-vous que votre express, c'est un express de rave ! Chez nous, on ne paie pas plus dans les express que dans les autres trains ; on a des express démocratiques ; puis il y a des lignes où les express s'arrêtent à toutes les stations, comme dans la vallée de la Broie, où on a au moins le temps de prendre un verre à Moudon, à Payerne et à Morat !

Dou vibo comis.

Vaitséz'ein duès que sè passâvant dào teimps dái fusi à bassinets, dái z'èpolettès, dè la tserdà ein doze teimps et quand cllião bons vilho comis fasiont manœuvra lè contingens avoué lo députo doze iadzo per an la demein-dze matin devant lo prédzo.

1^o Lo comis dè V... étaï on grand galapin dè cinq pi et demi que fasâi rudo bio vaire quand l'avâi met la granta tenia avoué sè ballès z'èpolettès blliantses coumeint dè la nai. Faillai vaire coumeint sè redressivè, assebin cé comis n'amâvè pas vaire lè petits botassons et cllião dào dépuo qu'eftiont dái petits crazets s'ein veyant dái totès sorcières.

On dzo que lo contingent étai amouellà su la pliace, noutron comis, qu'etâi bin veri cé dzo quie, l'ao fe :

« Attiutâ, lè z'amis, vo martsi adrai bin et, po la maniance dào pétaïru, n'ia rein à derè ; vo fédés cein d'attaque ; mà cein que ne va pas onco tant, l'est de vaire ti cllião petits botassons dào défrou que sont pè la quiuia, cein a, ma fai, pouéta façon, le vo dio ; et se vollaï mè férè pliliési, l'est dè medzi ferro dè la soupa po ti arrêvâ asse grands que lo Marque à François qu'est à la premira reintse ! Du ice, faut que y'ein aussé min à la quiuia et que vo séyi tré-ti ai premi reings et nion ai derrâi, oùdès-vo ? »

2^o Lo comis dè R... avâi coutema dè férè l'appet dè sè z'hommo drai devant la maison dè cououna, pu quand l'eftiont aligni et que l'avâi fe drobillâ, lè menâvè po lão férè l'exerciço su on prâ on bocon ein défrou dào vela-dzo.

Onna demeindze que s'eftiont einmodâ po allâ exerci, noutron comis s'apécut que ion dè sè z'hommo qu'etâi arrêvâ ein derrai, après l'appet, s'etâi fo filâ dein lè reings, pè la quiuia dào contingent. Cé gaillâ étaï on grand rapondu qu'arâi du allâ sè boutâ ào tot premi reing, assebin noutron comis quand cein vé, lâi boailâ :

— Allein ! allein, Maricot, vâo-tou vito passâ ein devant, tè que t'e ion dái pe bio pouet-diablio !

Les chansons de nos aïeux.

Dans le N° 41 du *Conteur*, notre collaborateur, Pierre d'Antan, a évoqué le souvenir des chansons de nos grand'mères. Cet article a été particulièrement goûté et nous a valu plusieurs communications écrites ou verbales. « Pourquoi, nous dit-on entr'autres, le *Conteur* ne donne-t-il pas, de temps en temps, le texte complet, avec la musique, de l'une ou de l'autre de ces vieilles chansons, que tout le monde connaît et que personne ne sait ? »

-- Pourquoi ? Hélas, tout simplement parce que nous n'y avions pas songé. L'idée nous paraît heureuse et d'une réalisation facile. Aussi, pour montrer notre bonne volonté, nous allons répondre tout de suite au désir qui nous est exprimé.

Voici, pour commencer, la *Chanson des rouets*, une très ancienne chanson dont le doyen Bridel a déjà donné le texte dans les *Elvennes helvétiques*. Ainsi la présentait le bon doyen à ses lecteurs :

Quoique tous les vers de cette chanson populaire soient masculins et que, par conséquent, elle pèche contre les premières règles de la poésie, on la fait cependant paraître parce que plusieurs personnes en ont désiré l'impression ; parce que sa simplicité convient à la plupart des braves filles ou femmes qui ne laissent pas leur rouet oisif ; parce qu'enfin elle est nationale. Elle doit avoir été faite à Payerne, où l'on parle encore « du bon temps où Berthe filait ». Peut-être une main hardie a-t-elle, dans ces derniers temps, interpolé un ou deux couplets au texte original : on n'en répond pas... mais qu'importe, si, par sa naïveté, elle fait plaisir et qu'elle rappelle un genre de travail si cher à nos laborieuses grand'mères, si négligé par leurs élégantes petites-filles, et si recommandable que le roi Salomon lui-même, tracant le portrait d'une bonne ménagère, en a dit, il y a bien des siècles : « Elle se procure de la laine et du lin ; elle apprache ses mains de la quenouille, et ne mange point le pain de paresse ! » (Proverbes, chap. XXXI.)

Les choses ont bien changé depuis le temps où ces lignes ont été écrites. Les rouets ont disparu, la chanson seule reste. C'est aux souvenirs d'une vieille personne que nous avons dû recourir pour nous procurer la musique de la *Chanson des rouets*. Il y a sans doute bien des variantes ; ces anciennes chansons, chacun les chantait à sa manière.

La chanson des rouets.

Moderato.

Ain - si que moi fi - lai ja - dis La rei - ne
Berthe en ce pa - ys ; Par nos rou - ets, par nos chansons, Les
jours d'hi - ver nous a - bré - geons. Nous fi - lons, nous fi -
lons, Nous fi - lons ma fille et moi. Nous fi - lons, nous fi - lons,
Nous fi - lons ma fille et moi.
Quand ma voisine, sur le soir,
Avec sa nièce vient nous voir,
Autour du feu nous nous rangeons
Et toutes quatre nous chantons :
Nous filons, nous filons, ma fille et moi. (*bis*)
A mon joli petit garçon.
En filant, je fais la leçon,
Puis, je le vois, leste à souhait,
Sauter autour de mon rouet.
Nous filons, nous filons, etc.
En filant, on peut bien causer,
Mais du prochain ne faut glosier ;
Quand de médire on fait métier,
Le fil devient rude et grossier.
Nous filons, nous filons, etc.
Ne tordez ni trop ni trop peu,
Mais gardez un juste milieu.
Fille qui songe à son amant,
Va trop vite ou trop lentement.
Nous filons, nous filons, etc.
Oignez souvent votre rouet,
Pour qu'en tournant il soit muet.
Mettez-y l'huile de douceur,
C'est le charme de tout labour.
Nous filons, nous filons, etc.
Fille, dont le rouet fait bruit.
Restera seule, jour et nuit.
C'est l'emblème de son humeur,
Et l'amour recule de peur.
Nous filons, nous filons, etc.

Bien filer du matin au soir,
Fileuse, c'est votre devoir,
Et vers vous, quelqu'un, à son tour,
Filera le parfait amour.
Nous filons, nous filons, etc.
Filez, filez, mes chers enfants !
Filez d'accord, filez longtemps,
Filez pour nous et nous pour vous,
C'est bien le destin le plus doux.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi. (*bis*)

Passe-temps. — Le mot de la charade de samedi dernier est : *Mariage*.

14 réponses justes. La prime est échue à M. Gaud, Avenue Davel, Lausanne.

Enigma.

Quel est ce grand parleur, dont le rôle commode, N'exigeant point de sens, est si fort à la mode, Et qui, sans réfléchir à rien de ce qu'on dit, Vous répond cependant parce qu'il réfléchit.

Le tirage au sort, pour la prime, a lieu le *jeudi à midi*.

Le pouvoir des « laï-tou ».

Sait-on à quoi Saint-Saëns, le célèbre compositeur français, doit son génie musical ?

A la tyrolienne.

Le futur auteur des *Barbares* n'était encore qu'un bébé rose. C'était la mode alors de ce *crépi tyrolien*, ainsi appelé parce que des mâgons du Tyrol, faisant leur tour de France, en barbouillaient les maisons. Celle de Saint-Saëns subit comme les autres ce maquillage.

Tout en mouchetant la façade de plâtre, à petits coups de leur pinceau, les ouvriers chantaient, debout sur leur échafaudage, ces chansons de leur pays, bondissantes comme des cascades, et que firent entendre aux Parisiens, l'année dernière, les *yodels* du village suisse.

Le jeune Camille les écoutait en extase. Puis il quitta la fenêtre où il s'était accoudé et se dirigea vers le piano. Sans trop tâtonner, lui encore ignorant de la gamme, il joua de mémoire les mélodies qui l'avaient charmé.

Quelques *laï-tou* l'avaient rendu musicien.

Recette.

Gourmets, à table. — Voici une recette des plus appétissantes pour la préparation des *Croquettes de lièvre*. Elle est donnée par M. Louis Tronchet, dans le *Gourmet de Paris*. — « Pour utiliser, par exemple, un train de derrière de lièvre rôti, on peut faire des croquettes qui s'apprêtent ainsi : Mettez d'abord en marche la valeur d'un demi-litre de sauce brune, bien aromatisée, et laissez-la cuire tout doucement pendant une heure ou plus si vous avez le temps. L'apprêt de cette sauce est indépendant de celui des croquettes.

D'autre part : Ayez la valeur de 250 grammes de chair de lièvre de desserte, 100 gr. de cépes ou de champignons cuits (cépes de préférence), 50 gr. de jambon cuit bien maigre ou de langue écarlate, et une truffe de 25 gr., mais cette dernière est naturellement facultative. Coupez le tout en petits dés réguliers et recueillez sur une assiette. — Passez la sauce au chinois dans un sautoir et réduisez-la à feu vif, jusqu'à ce qu'elle soit devenue excessivement épaisse. Elant à ce point, retirez-la du feu et mélangez-y : 1° les dés de chair de lièvre, cépes, etc. ; 2° une petite cuillerée à café de « Maggi ». Renversez sur un plat et laissez refroidir. Divisez ensuite cet appareil, en parties du poids moyen de 80 gr., et roulez-les dans la farine pour les faconner à votre guise. Trempez-les dans de l'oeuf battu avec sel, poivre et quelques gouttes d'huile; enveloppez-les bien de mie de pain fraîche passée au tamis. Huit minutes avant de servir, jeûnez ces croquettes à grande friture chaude, et servez-les avec accompagnement d'une sauce Péruvien.

Bibliographie. — A diverses reprises le *Conteur vaudois* a entretenu ses lecteurs de l'importante publication, entreprise par M. H. Mignot, édi-

teur de l'*Histoire de la nation suisse*, par M. B. van Muyden. Aujourd'hui, nous leur annonçons que la dernière livraison a été mise en vente il y a peu de temps et que l'ouvrage est complètement terminé. Rendons hommage, encore une fois, aux précieuses qualités qu'a déployées dans ce travail notre historien national : parfaite connaissance du sujet, entière impartialité, patriotisme incontestable, style sobre à la fois et animé, voilà plus qu'il n'en faut pour assurer le succès. Ajoutons que l'illustration uniquement documentaire, a été établie avec grand soin et fait le plus grand honneur à l'éditeur et aux imprimeurs.

M. H.

L'almanach du Léman 1902 vient de paraître. C'est l'un des almanachs les plus intéressants, les plus humoristiques et les plus complets. En vente, 30 centimes, chez tous les libraires et dans les kiosques. Plus de 60 illustrations agrémentent un texte tour à tour instructif et amusant.

Boutades.

L'esprit du Roi-Soleil :

Le grand Condé alla saluer Louis XIV après la bataille de Seneffe, qu'il venait de gagner. Le roi était au haut de l'escalier. Le prince de Condé, qui avait de la peine à monter parce qu'il était fort maltraité de la goutte, dit au milieu des degrés :

— Sire, je demande pardon à Votre Majesté si je la fais attendre.

Le roi lui répondit :

— Mon cousin, ne vous pressez pas ; quand on est chargé de lauriers, comme vous l'êtes, on ne saurait marcher si vite.

Berlurot vient de perdre sa femme. Ses amis le consolent.

— Je suis si impressionnable, leur dit-il, un rien m'abat.

Une dame tenant une tartelette à la main demande à Bébé ce qu'il aime le mieux, d'elle ou du gâteau.

Bébé, après un moment de réflexion :

— J'aime mieux toi, dit-il.

— Pourquoi ça ? fait la dame flattée.

— Mais parce que tu vas me donner le gâteau !

Madame, de retour de la campagne, où elle est allée seule, se plaint de la froide réception que lui fait son mari.

— Comment ! dit-elle, pas un bouquet, pas le moindre petit cadeau, après trois mois passés loin de toi !

Le mari, confus :

— C'est vrai, je suis un ingrat !

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — La représentation de jeudi a fait une très belle salle. Cela s'explique, on donnait *Fédora*, de Sardou. Interprétation excellente, cela va sans dire. — Demain, dimanche, salle comble : *Le Maître de Forges*, une source intarissable de bénéfices pour les directeurs — à Lausanne tout au moins. Explique qui pourra le constant succès de la pièce d'Ohnet. — Jeudi prochain, *Denise*, un vrai régal, cette fois.

Kursaal. — On débute à jet continu. Tous les jours de nouvelles attractions allèchent la curiosité insatiable du public. Si l'on ne veut rien manquer — et tout mérite d'être vu — il faut rester en permanence à Bel-Air. On applaudit actuellement les *Cing Auroras*, de jeunes cyclistes extraordinaires, les *Raimonds-Raimonds*, excentriques désopilants, *Luipolds*, athlète, etc. Demain, dimanche, à 3 heures, matinée. — Mercredi, 3^e soirée de gala.

A samedi prochain, la fin de Prisson, la charmante nouvelle d'Arthur Dourliac.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Imprimerie Guilloud-Howard.